

Mémoires de guerre, littérature viatique : de quelques récits de militaires en Andalousie au XIX^e siècle

MONTSERRAT SERRANO MAÑES
Universidad de Granada, España

Résumé

La vogue des récits de voyage au XIX^e siècle est incontournable, et l'Espagne – tout particulièrement l'Andalousie – est pendant cette période une destination privilégiée. Mais cette mode de « l'Orient désorienté » qu'est la péninsule Ibérique s'est annoncée dès le début du siècle, l'invasion napoléonienne y aidant. Le travail que nous présentons entend récupérer un pan oublié de l'histoire littéraire, tout en montrant comment l'image littéraire de l'Andalousie commence à se forger très tôt, et comment les cruels tableaux de la Guerre de l'Indépendance, ainsi que les premières approches de ces voyageurs malgré eux, se sont inscrits dans l'imaginaire des Français.

Mots clés : Littérature viatique, Andalousie, image littéraire, Mémoires militaires.

Abstract

During the XIXth century, travel Literature was very fashionable, and one of the most important destinations was Spain, especially Andalusia. This passion for the Iberian Peninsula as a «disoriented 'Orient'–East–» had already started at the beginning of the century, through the Napoleonic invasion. This article aims at shedding light on a forgotten part of literary History, showing the early stages of the formation of the literary image of Andalusia and how the cruel images of the War of Independence together with the first impressions of those forced travelers got to settle in the French imagination.

Keywords : Travel Literature, Andalusia, Literary image, Army Memoirs.

Littérature de voyage, récits de voyages... Des expressions qui recouvrent tout un pan de la littérature dont l'intérêt est incontestable, et dont la conception en tant que sous-genre, et même genre littéraire à part entière, est de nos jours fermement établie. Mais puisque « voyage » implique « altérité », car il y a toujours un déplacement vers l'autre, et puisque le fait de transmettre par écrit cette expérience viatique implique – en principe – une finalité littéraire, il ne reste plus qu'à répondre à « l'invitation au voyage » dans un espace-temps concret : le XIX^e siècle, l'Espagne, l'Andalousie.

La vogue des récits de voyage au XIX^e siècle est incontournable, et l'Espagne est pendant cette période une destination privilégiée, les guerres et le Romantisme

aidant. Militaires, hommes de lettres, artistes, savants, simples touristes à la recherche d'émotions, ont pris plaisir à décrire, et souvent à publier, leur parcours péninsulaire. Et à n'en pas douter, l'Andalousie est leur but préféré¹. Les raisons de cette mode sont nombreuses : non seulement l'invasion napoléonienne de 1808, mais aussi ses conséquences postérieures, telles que les vagues de réfugiés espagnols qui déferlent périodiquement sur la France, ou l'affaire des « Cent Mille Fils de Saint Louis » en 1823, font rêver les esprits. Et les particularismes géographiques, humains et historiques vont, certes, provoquer l'enthousiasme et l'exaltation des romantiques.

En effet, tout au long du siècle la fascination pour la péninsule Ibérique et notamment pour l'Andalousie, est à son comble. Cette région du Sud, aux évocations juteuses d'un passé arabe, devient pour les voyageurs étrangers un Orient à portée de la main. Cet Orient « diagonal », certes imaginaire, du moins en grande partie, devient dans son altérité un destin proche et à la fois dépaysant, qui amalgame l'accessibilité du déplacement et les frissons de l'inconnu. L'intérêt de cette destination réputée orientale se maintient pendant tout le siècle, devenant presque un phénomène collectif. Et de fait, cette Andalousie du XIX^e siècle a véhiculé pour le voyageur français une réalité exterritoriale qui lui permettait, et avec lui son public, d'abreuver l'imaginaire français avec les explorations fascinantes d'une Espagne ancrée dans le passé musulman.

L'observation et postérieure analyse des textes d'un grand nombre de ces voyageurs francophones du XIX^e siècle en Andalousie est censée nous permettre d'établir un cadre d'études particulier, qui mettrait en vedette les témoignages divers sur cette terre et ses habitants. Le relevé des noms nous permet de signaler des étapes diverses, au long du siècle. De toute évidence, la première est celle des militaires, au début du XIX^e siècle. Visiteurs, donc, non pas volontaires mais forcés, qui ont parcouru l'Espagne pendant les campagnes napoléoniennes et certains, un peu plus tard, lors de l'arrivée de l'armée française dite des « Cent Mille Fils de Saint Louis ». 1808 est une date clé, à tous points de vue². Et le nom de Baylen, devenu mythique, retentira pendant bien longtemps non seulement dans les mémoires militaires, mais aussi dans les récits

¹ Aymes (1983 : 16) remarque comment « La véritable Espagne, selon le critère des voyageurs romantiques, est donc andalouse, c'est-à-dire semi-africaine. D'où l'exclusion, totale ou partielle, des trois quarts du territoire national ».

² À ce propos, il me semble utile de reprendre ces mots de B. Mandopoulos (2002 : IV) : « Quand la Grande Armée, porteuse des valeurs libérales de la Révolution Française, entre en Espagne en 1808, elle est convaincue de sa mission progressiste. Contre toute attente, elle se heurte à un peuple qui se bat farouchement contre un envahisseur aux prétentions coercitives. Et quand Goya commémore en deux tableaux les sanglantes journées des 2 et 3 mai à Madrid, il signe un hymne à la liberté qui bouscule idées reçues et bonne conscience. De ce choc, naîtra le mythe rassurant d'une 'Espagne éternelle' qui, au comble du paradoxe, conjugue mœurs violentes et insouciance, gravité et nonchalance, misère et grandeur ».

de tous ceux qui, après la guerre et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, visiteront l'Andalousie. C'est pourquoi nous voulons nous approcher tout d'abord de ce genre viatique par la brèche de la guerre, car « Les campagnes militaires ouvrirent de plus en plus les frontières de l'Espagne aux Français » (Fernández Herr, 1973 : 284), et les militaires s'adonnèrent tout au long du XIX^e siècle à rédiger des mémoires racontant les campagnes impériales.

Mémoires des vaincus : tel est le premier but de cette approche. Mémoires, aujourd'hui trop oubliés, qui reflètent dans leur diversité et dans leur étonnante richesse une période clé de l'histoire, et qui méritent bien une petite place dans l'espace littéraire qui est le nôtre. Car, si la plupart des militaires essaient de ne pas se départir d'un laconisme qui leur est en principe bien caractéristique, s'ils ne font souvent que donner le relevé de leurs campagnes militaires sans regarder autour d'eux les peuples qui se révoltent, les villes qu'ils essaient d'occuper, ou qu'ils occupent, il en est d'autres qui ont déjà, malgré tout, le « regard voyageur » : dans ces cas, les descriptions acquièrent une importance majeure, car l'habitant se voit alors observé par « l'ennemi » ; nous pouvons ainsi surprendre un peuple soumis au regard de l'envahisseur, et ce regard n'est pas forcément négatif³. Leurs récits reflètent un besoin d'ordonnement du monde exogène qu'ils traversent, ou qu'ils foulent plus ou moins vite au gré des combats et des campagnes militaires ; dans une période convulsée, ils nous donnent à lire les hommes et les paysages en associant des comportements spécifiques et des caractéristiques nationales de cet espace étranger. Et si ces écrits n'ont pas au premier degré un but utilitaire visant leurs contemporains, la topique qui s'en dégage, renvoyant aux futurs voyageurs et aux récits de voyage à visée authentiquement littéraire, peut élargir de nos jours tout un pan de la littérature viatique du XIX^e siècle.

Il serait trop long d'offrir ici la liste de ces militaires « mémorialistes ». C'est pourquoi je me bornerai à en saisir quelques exemples, en me référant simplement à un nombre très limité de relations de guerre et de voyage qui me semblent particulièrement intéressantes, donc en réalisant un choix aléatoire, pour essayer ainsi d'en donner un aperçu bien sommaire.

S'il est vrai que la plupart de ces récits n'ont pas de visée littéraire⁴, il est des exceptions remarquables. C'est le cas des *Mémoires sur la guerre des Français en*

³ D'après les mots de B. Bennassar (1998 : VII), « si quelques-uns de ces soldats ne savent raconter que 'leur' guerre et les atrocités des guerrilleros en oubliant pieusement les forfaits de leur propre armée, il en fut d'autres qui découvrirent un autre pays ».

⁴ Fernández Herr (1973 : 16), peut-être excessivement critique sous certains aspects, a cependant remarqué comment « les soldats impériaux ont bien sûr raconté de vive voix et par écrit leur expérience espagnole, mais les mémoires que nous avons vus d'eux sont décevants par la pauvreté de leur pittoresque qui, quand il existe, manque d'originalité : il est presque toujours emprunté aux récits de voyage. Les grognards sont beaucoup plus occupés à faire connaître leur odyssee qu'à peindre ».

Espagne, de John Rocca⁵. Officier des hussards, second mari de Mme de Staël, il publie ses mémoires en 1814, poussé par sa femme, qui l'a sans doute aidé dans la rédaction de l'œuvre. Son succès fut immédiat, malgré quelques réticences de part et d'autre des Pyrénées : trop favorable aux Espagnols, disaient les lecteurs français ; trop positif sur la gloire des armées françaises, disaient les lecteurs espagnols. Mais les rééditions de ces mémoires montrent sans aucun doute l'intérêt qui pointe déjà, si tôt, pour un pays aussi proche qu'« exotique »⁶. Rocca raconte le courage mais aussi la brutalité des Espagnols face aux envahisseurs. En ce qui concerne l'Andalousie, sa description est beaucoup plus littéraire que guerrière, et nous le suivons de Jaen à Séville, en passant par Grenade, Cordoue, Ronda... ; il raconte, en militaire qu'il est, combats, attaques, escarmouches, pertes, mais il s'arrête aussi sur des coutumes qui choquent et qui attirent le regard de l'étranger : l'élevage des chevaux, les auberges espagnoles – celles mêmes que décriront plus tard Gautier ou Dumas –, les monuments, les femmes andalouses, le caractère sobre de l'Espagnol, la fertilité de la région :

L'Andalousie est, sans contredit, la contrée de l'Espagne la plus fertile et la plus opulente par la nature. Il y a un proverbe dans les Castilles et dans la Manche, qui dit que *l'eau seule du Guadalquivir engraisse plus les chevaux, que l'orge des autres pays*. Le pain de l'Andalousie passe pour être le plus blanc et le plus exquis du monde entier, et les olives sont d'une grosseur surnaturelle. Le ciel de l'Andalousie est si serein et si pur, que l'on peut y dormir presque toute l'année en plein air ; on voit pendant l'été, et quelquefois même pendant l'hiver, des hommes couchés sous des portiques. Il y a une foule d'individus peu riches, qui voyagent sans s'inquiéter de chercher chaque soir des logements ; ils portent leurs vivres avec eux, ou bien ils achètent des aliments que des femmes préparent pour les passans, sur des réchauds, à l'entrée des grandes villes, ou sur les places publiques. Les pauvres ne se demandent pas, comme dans les pays du nord, s'ils ont une maison pour demeurer, mais, s'ils ont un bon manteau, qui puisse les protéger en été contre le contact immédiat des rayons du soleil, et les préserver des pluies pendant l'hiver (Rocca, 1814 : 174-176).

À côté de Rocca, nous trouvons des figures telles que le général Rossetti, piémontais d'origine et naturalisé français en 1817 qui, lui, offre dans ses mémoires une vision plus limitée, privilégiant l'aspect militaire sur toute autre chose. Dans son

⁵ La notice complète de cet ouvrage serait : *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, par Mr. Rocca, officier des hussards et Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, Paris, J. Gratiot, 1814 (2^e éd.). (Trad. en 1816 : *Memorias de la guerra de los franceses en España / escritas en francés por Mr. Rocca, y traducidas por el Sargento Mayor de infantería ... D.A.A. (Don Ángel del Arenal)*, Madrid, s.n., (Imprenta que fue de García), 1816).

⁶ C'est à propos de la valorisation du côté exotique que M. M. Serrano (1993:14) fait cette pertinente remarque : « El interés generalizado de los viajeros extranjeros por España comenzó en el siglo XIX, en parte porque la guerra mantenida contra los franceses desde 1808 a 1813, en la cual se involucró también Inglaterra, paradójicamente propició el conocimiento de la Península en el resto de Europa pero, sobre todo, porque la finalidad de los viajes había cambiado ya para entonces ».

Journal, ce compagnon de Murat ne s'arrête pas trop sur les paysages, ou sur les personnes : ses souvenirs, presque exclusivement guerriers, sont rédigés sans aucun souci littéraire ; cependant, il est capable de juger avec finesse les hommes et les événements. Et, par ailleurs, il fournit déjà une nouveauté qui par la suite est devenue une récurrence dans les récits des voyageurs : la corrida, spectacle sanglant mais grandiose qu'il exalte :

Les seules choses dignes de remarque que je vis à Séville, ce furent les courses de taureaux. Ce spectacle barbare dans sa nature ne laissa pas de me révolter la première fois que je le vis ; mais, par la suite, j'ai été obligé d'admirer l'adresse, la force et le courage de ces hommes qui triomphent de ce terrible animal au moment où sa furie est arrivée à sa dernière période. Les espagnols étalent dans cet amusement, pour lequel ils sont enthousiastes, un très grand luxe. Pendant le peu de jours que je restai à Séville, je vis trois de ces courses ; dans chaque, douze taureaux furent immolés (Rossetti, 1998 : 64-65).

Le général comte de Saint-Chamans fera la campagne de 1808, comme aide de camp du maréchal Soult, et aussi celle de 1823, en tant que commandant. Dans ses mémoires, il se souvient avec le même plaisir que Rocca de la fertilité et de la beauté de l'Andalousie – « Je n'ai rien vu d'aussi beau dans aucun pays que cette campagne de l'Andalousie » (Saint-Chamans, 1896 : 167) –, et, même s'il ne s'arrête pas dans de longues descriptions, de temps en temps quelques touches frappent le lecteur. Ainsi, bien qu'il ait habité à Grenade pendant assez longtemps, la ville ne mérite pas la moindre description ; par contre, les femmes de Malaga lui ont paru assez intéressantes pour que leur beauté reste inscrite dans son souvenir :

Je restai à Malaga près de deux jours ; la ville, et surtout le port et les quais, me parurent bien ; je trouvai que les habitants de cette ville étaient plus accorts que les autres Espagnols que j'avais rencontrés jusqu'alors ; les femmes me semblèrent très jolies, mais n'ayant pas le même genre de beauté que les autres Espagnoles, car j'en remarquai beaucoup qui étaient blondes et très blanches, sorte de beauté fort rare en Espagne, où la plupart des femmes sont tout à fait brunes et un peu basanées (Saint-Chamans, 1896 : 175-176).

S'il est vrai que ces mémoires, typiquement militaires, ne donnent souvent que les noms des lieux traversés et des relations des combats gagnés, évitant les descriptions des lieux, quelques touches éparses dans son récit nous permettent de voir comment parfois l'altérité reste au stade d'exterritorialité incomprise. Saint-Chamans à tout moment fait preuve d'un regard « étranger » envers un pays non visité, mais occupé, qui ne l'intéresse guère, et dont il brosse une peinture riante. L'objet de cette représentation euphorique est spécialement la ville de Séville – ses gens, son paysage – reflet d'un aimable séjour militaire ; une évocation que l'on retrouvera par la suite dans maints récits de voyage :

Je n'ai rien vu d'aussi beau dans aucun pays que cette campagne de l'Andalousie, qui offrait à la fois à nos yeux, étonnés de tant de richesses, les productions de l'Europe et de l'Afrique : ces bois d'orangers et de citronniers, ces buissons d'aloès et de lauriers-roses, ces forêts d'oliviers se mêlaient de la manière la plus pittoresque avec les arbres fruitiers, les vignes et les autres productions de notre pays (1896 : 167-168).

Malaga devient le pendant négatif de cet aimable premier passage sévillan ; si les femmes, lors de son premier court séjour de deux jours lui ont semblé attirantes, plus tard la population prise dans son ensemble est vue de manière très négative, ainsi que la vie quotidienne, d'après les données se référant aux productions agricoles :

Malaga est un des points les plus brûlants du climat de l'Espagne, et je me rappelle à ce sujet que près de Velez-Malaga je vis pour la première et probablement pour la dernière fois de ma vie, de belles et nombreuses plantations de canne à sucre, avec lesquelles, au reste, ces barbares espagnols fabriquaient du sucre détestable, de même qu'avec les plus belles olives de l'univers ils ne font que de mauvaise huile, la plus puante qui se puisse imaginer et qu'ils mangent comme excellente (1896 : 452).

D'autres militaires limitent encore plus leurs descriptions, et certains ont à cœur de raconter par le menu la bataille de Bailén et la capitulation qui s'ensuivit. Parmi eux, Charles Gabriel Sallmard de Peyrins, membre de la vieille noblesse qui cependant, et malgré son mépris pour Napoléon, servit celui-ci loyalement en tant que représentant de l'État. Tout en signalant le comportement inadmissible de Vedel⁷, il raconte avec douleur et la bataille et l'humiliation de la défaite : « Le lendemain nous défilâmes devant eux, ils étoient 80 mille hommes de la Milice, troupes de ligne, après avoir posé, ou plutôt brisé nos armes, passé nos sabres à travers le corps de nos chevaux », (Sallmard de Peyrins, 1983 : 120). Son récit, poignant et douloureux, reflète dans une langue souvent fautive la colère du vrai guerrier. Le titre choisi, *Combats et colères d'un dragon de l'Empire*, donne en fait le ton.

Le même épisode est raconté par un officier valaisan, Louis Robatel, mais les détails qu'il en donne, peut-être à cause de son statut national différent, renvoient à une réalité que la plupart des Français ignorent : le saccage de la cathédrale de Cordoue :

Enfin, l'une et l'autre division passèrent sous les fourches caudines espagnoles ; on dut former les faisceaux avec nos armes et les livrer aux vainqueurs. Ce qu'il y eut de plus malheureux après avoir livré les canons et fusils, ce fut la visite faite des malles et

⁷ Considéré comme le grand coupable de la capitulation de Andújar, et surtout de la défaite de Bailén, le général Vedel a laissé des *Mémoires militaires* dans lesquels il justifie son comportement et accuse le général Dupont du dénouement honteux de la bataille. Pour ce faire, il prend à charge les mouvements des troupes et des pièces justificatives qu'il a présentées lors de son jugement. Vid. à ce propos *Viajeros francófonos en la Andalucía del siglo XIX* (2012 : t. II, 450-452).

portemanteaux dans l'un desquels on trouva réellement des vases sacrés enlevés dans la cathédrale de Cordoue, ce dont est déjà fait mention. Jusqu'à la visite des portemanteaux, on ignorait quel était le coupable de ce sacrilège, mais dès qu'il fut reconnu, il fut livré à la justice militaire qui appliqua la peine fixée par la loi, [et] séparé par le fait de ses camarades sur lesquels rejaillissait en partie la honte d'un si grand crime (Robatel, 1966 : 63-64).

Cordoue est déjà vue par Vigo Roussillon telle qu'elle sera décrite plus tard par les romantiques : mal bâtie, silencieuse et obscure, avec à côté la présence imposante de sa Cathédrale-Mosquée. En fait, ce sont les ingrédients qui, en conformant l'image immuable de la ville, deviendront par la suite des morceaux obligés dans les récits des voyageurs :

Cette ville est bâtie dans une plaine magnifique et de la plus grande fertilité, au pied de la Sierra Morena, entre cette chaîne de montagnes et le Guadalquivir. Elle est, en général, mal construite quoique l'on y rencontre des palais et quelques belles maisons. Les rues sont étroites, tortueuses et mal pavées. On trouve dans tous les jardins et dans presque toutes les maisons, des fontaines distribuant les eaux que les Maures avaient été capter dans la montagne. Le monument le plus remarquable est la cathédrale. C'est une ancienne mosquée maure. Elle est couverte par une vaste terrasse que supportent trois cent cinquante colonnes de marbre ou de granit, mais elle manque d'élévation, ce qui nuit à la majesté de ce vaste édifice (Vigo-Roussillon, 1981 : 298).

Les petits aussi ont leur voix, et leur vision des choses est différente, puisque l'espace qu'ils occupent dans les files leur offre un angle de vision tout particulier. Dans l'émouvant récit de la vie de Louis-Joseph Wagré, un obscur caporal, le lecteur retrouve les souffrances de la guerre, la bataille de Bailén, les pontons de Cadix, la déportation de Cabrera. Une mémoire déjà faible, une langue fautive, lui fait déformer plaisamment les noms des lieux, mais une réalité reste toujours claire dans son esprit : son métier de boulanger, qui l'a toujours accompagné :

En Espagne et surtout à Cadix, chaque boulanger a deux et quelquefois trois moulins, suivant l'importance de son commerce : ces moulins sont presque toujours placés dans des maisons, et ce sont des mulets qui font agir la meule qui n'a pas plus de quatre à cinq pieds de circonférence sur treize à quatorze pouces d'épaisseur. Cette meule, en tournant sur une autre de la même grandeur, mais moins épaisse, écrase le grain, qui ensuite retombe dans une espèce de creux qui se trouve au pied du manège, et garantit des ordures que les mulets pourraient y envoyer par les planches qui l'entourent. Lorsque ce creux est plein, on retire la farine dans des corbeilles ; et puis on la passe au tamis pour en séparer la majeure partie du son, et l'on fait ensuite du pain massif, très lourd, et presque toujours sans croûte (Wagré, 1902 : 204).

Le caractère utilitaire, d'ordonnement du monde chaotique qui entoure le guerrier, se retrouve dans les carnets de Maurice de Tascher. Ce fils de la noblesse de

l'Empire, mort prématurément à 27 ans dans la campagne de Russie, s'est limité à écrire un carnet de notes, un journal de ses campagnes militaires évidemment non destiné à l'imprimerie. Cultivé, courageux, plein d'ardeur juvénile, il a laissé le témoignage d'un soldat, mais aussi celui de quelqu'un qui juge librement et les hommes et les circonstances.

Son affectation en Espagne en 1808, qu'il a lui-même sollicitée, l'amène en Andalousie, où il participe activement à la bataille de Bailén. Après la défaite, il parcourt en prisonnier de guerre la région. Ses jugements sur le comportement de ses compatriotes, ainsi que sur celui des Espagnols, dont la haine les poursuit tout au long de leur chemin, sont frappants par leur objectivité. Les villes, la campagne, les lieux sont rendus aux yeux du lecteur par de brèves touches qui découvrent en lui l'artiste en herbe. Les descriptions qu'il brosse renvoient déjà aux paysages tels qu'ils seront décrits plus tard par les voyageurs romantiques. L'exterritorialité et le dépaysement peuvent s'exprimer nettement à travers ces paysages étranges et étrangers :

Le 12.- Passé à minuit à Jérès. La ville m'a paru très bien bâtie, environnée d'un grand nombre de tours de construction mauresque. Nulle part, je n'ai vu une plus belle végétation que celle des campagnes qui entourent la ville. Forêts d'orangers, citronniers, palmiers, figuiers, grenadiers, haies très épaisses d'aloès et de cactiers (1932 : 143).

Les mémoires des grands maréchaux et des généraux côtoient ainsi, dans notre vision actuelle, ceux du jeune soldat ou d'un vieux boulanger. Et partout on retrouve des indices des topiques qui, au long du XIX^e siècle, s'installeront durablement de la vision de l'Andalousie dans la littérature française. Le printemps romantique s'annonce après cet hiver guerrier sur le sol espagnol, et andalou. Des monuments emblématiques aux corridas, des auberges aux femmes, des coutumes aux costumes, des paysages aux hommes, tout est déjà dans ces récits de guerre. On dirait que, dès le début du siècle, les stéréotypes et les préjugés se mettent en place, qu'ils ont la main haute. L'Espagne romantique surgit tout embrasée des flammes et des horreurs de la guerre, et les folies et la barbarie laissent des traces profondes parmi ceux qui ont fait partie du drame. Comme le dit fort bien J.J.A. Bertrand :

On revenait fourbu de ces formidables folies que furent les campagnes impériales. Mais on rapportait une ample moisson de souvenirs glorieux et colorés. Une immense curiosité envahit les cœurs. On se sent désormais plus près de cette Espagne héroïque et rouge encore des lueurs de l'incendie. La plus romantique des terres avait conquis droit de cité dans le romantisme mondial. On allait de confiance s'éprendre de ce paysage de sang et de feu et en faire la patrie du mystère et de l'horreur. Les grandes guerres rapprochent les peuples plus qu'elles ne les éloignent (Bertrand, 1931 : 161).

À travers ces quelques pages, nous avons prétendu, sinon récupérer, du moins éveiller et ranimer le souvenir d'une partie trop oubliée de l'histoire littéraire. Ce faisant,

nous croyons que le survol de ces mémoires de guerre peut faire découvrir au lecteur actuel comment l'image littéraire de l'Andalousie commence à se forger très tôt, et comment les cruels tableaux de la Guerre de l'Indépendance, ainsi que les premières approches de ces voyageurs malgré eux, se sont inscrits dans l'imaginaire des Français. Car, déjà dans ces Mémoires, on perçoit le processus d'auto-observation que sous-tend ce que l'on appelle de nos jours la littérature de voyage, et qui mène à la fixation de ses limites, de son discours rhétorique et des topoï qui deviendront caractéristiques d'un genre s'inscrivant dans l'altérité. Et, malgré les défaillances littéraires de certains de ces textes, il ne faut pas oublier le caractère composite de la Littérature de Voyage, qui oblige le récepteur à se pencher non seulement sur la qualité des récits, mais aussi sur leur portée anthropologique et historique.

Bibliographie

- Aymes, J.-R., *L'Espagne romantique*, Paris, A. M. Métailié, 1983.
- Bennassar, B., *Le voyage en Espagne*, Paris, R. Laffont, 1998.
- Bertrand, J.J.A., *Sur les vieilles routes d'Espagne*, Paris, Société des Belles Lettres, 1931.
- Fernández Herr, E., *Les origines de l'Espagne romantique*, Paris, Didier, 1973.
- Mandopoulos, B., « España es diferente » in Mandopoulos, B. (dir.), *Espagne. Ombre et lumière*, Paris, Omnibus, 2002, pp. i-x.
- Rocca, J., *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, Paris, J. Gratiot, 1814.
- Rossetti, M.-J.-T., *Journal d'un compagnon de Murat : Espagne – Naples – Russie*. Paris, Librairie Historique F. Teissèdre, 1998.
- Robatel, L., *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne puis de France, publiés par André Donnet*, s. l., Impr. Pillet Martigny, Bibliotheca vallesiana, 1966.
- Saint-Chamans, A.-A.-R., *Mémoires du général Cte. de Saint-Chamans, ancien aide de camp du maréchal Soult (1802-1832)*, Paris, Plon, 1896.
- Sallmard de Peyrins, Ch.-G. de, *Combats et colères d'un dragon de l'Empire*, d'après les *Mémoires* de Charles Gabriel de Sallmard de Peyrins. Officier de tradition (1783-1858), par le Docteur Michel Bourrier, Nice, Serre, 1983.
- Serrano, M. del M., « Viajes y viajeros por la España del siglo XIX », *Cuadernos Críticos de Geografía Humana*, n° 98, 1983, pp. 5-58.
- Suárez Sánchez, E., Serrano Mañes, M., Gaston Elduayen, L., Piveteau, O., Fernández Navarro, A., *Viajeros francófonos en la Andalucía del siglo XIX*, t. II, Sevilla, Diputación de Sevilla, 2012.
- Tascher, M.-Ch.-M. de, *Notes de campagnes (1806-1813)*, Châteauroux, Société d'Imprimerie, d'Édition et des Journaux du Berry, 1932.

Vigo Roussillon, F., *Campagne 1793-1837 de François Vigo-Roussillon, grenadier de L'Empire*, Paris, Éditions France-Empire, 1981.

Wagré, L.-J., *Les prisonniers de Cabrera. Souvenirs d'un caporal de grenadiers (1808-1809)*, publiés par le comte Fleury, Paris, Émile Paul éditeur, 1902.